



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **Universitätsbibliothek Paderborn**

**Lucien**

Divisé En Deux Parties

**Lucianus <Samosatensis>**

**Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697**

Caron, ou le Contemplateur

**urn:nbn:de:hbz:466:1-45077**

CARON, OU LE CONTE  
PLATEUR.

DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE,  
Où plusieurs autres parlent.

*Il dépeint icy la vanité des choses du monde, d'une  
façon tres-agreable.*

MERCURE. **D**E QUOY ris-tu, Caron,  
pourquoy quitant ta nacéle  
tu venu icy-haut chercher  
lumiere? Tu n'avois pas acoûtumé de te mêler  
choses du monde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe, & ce  
les hommes regretent tant quand ils meurent; &  
personne n'est entré dans ma nacéle sans larmes.  
A l'exemple donc de ce jeune Tessalien\*, j'ay  
mandé de pouvoir estre un jour absent du navire;  
en ayant obtenu la permission, je suis monté juſqu'  
icy, tres-heureux de t'avoir rencontré; car je  
ſeur que tu me montreras tout.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Caron; &  
j'ay quelque commiſſion de la part de Jupiter, &  
ſçais qu'il eſt colére, & que ſi je tarde trop, il  
pourroit laiſſer pour jamais avec vous dans les Enfers  
ou me prenant par un pied, comme il fit Vulcain  
me precipiter en bas du Ciel, pour faire rire enſuite  
les Dieux, lors que je leur verſerois à boire tout échan-  
pinant.

CARON. Quoy! tu abandonnerois ainſi ton  
cien amy, & ton camarade, errant par le monde ſans  
guide? Souvien-toy que je ne t'ay jamais fait tirer  
rame ni la pompe en paſſant la Barque, quoy que  
fois fort & robuste; Mais en arrivant là-bas, tu  
co-

\* Proteſti-  
ſes.

couches  
ſoul, f  
d'entre  
vieux  
que je  
ne don  
comme  
ſuis tou  
M E  
on ne ſ  
ſon am  
trer rou  
me fero  
D'aille  
perſonn  
maltoti  
il faut t  
C A  
car je ſu  
M E  
tagne d  
ter au ci  
plerois  
converſ  
pas dign  
C A  
paſſent l  
donner  
la navig  
lent auſſ  
lâche à  
& de me  
ce que t  
avis, co  
paſſager  
M E  
dra; Il  
pour tou  
nous pr



couches de ton long sur le tillac, & dors tout ton soul, si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant, tout vieux que je suis, il faut que j'empoigne la rame, & que je vous passe tous à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, je te prie, mon petit Mercure; car comme les autres chancelent dans les tenebres, je suis tout ébloüi à la lumiere.

MERCURE. Tu-as envie de me faire battre; mais on ne sçauroit éviter son mal-heur, ni rien refuser à son amy. N'atens pas, pourtant, que je t'aille montrer tout; il faudroit pour cela un siecle, & Jupiter me feroit crier par les carrefours comme un fugitif. D'ailleurs, les revenus de Pluton en pâtiroient, car personne ne passeroit cependant; & Eaque, qui est le maltotier des enfers, demanderoit diminution; mais il faut tâcher de te montrer le principal.

CARON. C'est à toy à voir ce qu'il faut faire; car je suis tout neuf en ce pays-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque montagne d'où l'on puisse tout voir; Si tu pouvois monter au ciel, ce seroit un grand abrégé, car tu contemplois aisément tout de là-haut; mais comme tu converses incessamment parmy les Ombres, tu n'es pas digne d'entrer au palais de la lumiere.

CARON. Tu sçais ce que je dis là-bas à ceux qui passent la Barque, lors qu'ils se veulent mêler de me donner leur avis; car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arrive quelque tempête, ils veulent aussi-tôt qu'on baisse les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais je leur commande de se tenir coy, & de me laisser faire. De même à present, fay tout ce que tu jugeras à propos, sans m'en demander mon avis, comme si tu estois le pilote, & que je fusse le passager; car je t'obeïray en tout & par tout.

MERCURE. Tu-as raison; Je feray ce qu'il faudra; Il ne reste plus qu'à trouver un lieu commode pour tout voir. Le Caucase sera-t-il assez haut, ou si nous prendrons le Parnasse, ou le mont Olympe?



mais cela me fait souvenir d'un dessein que je te  
communiquer ; car j'auray besoin de ton assistance.

CARON. Commande, c'est à moy à obeir.

MERCURE. Homere dit, Que les fils d'Atlas  
qui n'estoient que deux non plus que nous, & deux  
enfans, entreprirent de déraciner le mont Ossa, &  
le mettre sur l'Olympe, & celuy de Pelion par dessus  
afin de s'en servir comme d'échelle pour monter  
aux cieus ; Mais ces jeunes étourdis furent punis  
cette temerité. Pour nous, qui ne voulons pas, comme  
me eux, prendre le ciel par escalade, je suis d'avis  
seulement que nous roulions ces montagnes l'une  
l'autre, pour découvrir de plus loin.

CARON. Et penses-tu que nous soyons assez forts  
tous deux pour cela ?

MERCURE. Pourquoi non ? crois-tu que nous  
ne vaillions pas bien des enfans ?

CARON. Je ne dis pas cela ; mais pour en venir  
à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu es grossier, mon ami  
& que tu n'as pas leu Homere. Car en trois mots, un  
galant-homme fait une échelle de montagnes, par  
laquelle l'on peut grimper au ciel aisément ; & je m'étonne  
que tu trouves cela étrange, veu que tu sçais qu'Atlas  
seul nous porte tous & le ciel même, & qu'Hercule  
prit un jour sa place pour le delasser.

CARON. J'ay oüy dire cela aussi bien que toi  
mais s'il est vray ou non, je m'en raporte à toy & à  
Poëtes.

MERCURE. Il est tres-veritable, Caron ; & c'est  
pourquoy de gens d'honneur voudroient-ils mentir ?  
Travaillons donc premierement à déraciner le mont  
Ossa, puis nous metrons dessus Pelion au sommet  
feuillu. Regarde comme nous avons tôt fait, & peu  
travaillé. Je veus monter le premier, pour voir s'ils  
seront assez hauts. Grands Dieux ! nous ne sommes  
encore qu'au bas du ciel ; Je découvre à peine  
l'Orient l'Ionie & la Lydie ; & à l'Occident l'Italie  
& la Sicile ; l'Isle de Crete au Midy, & le Danube au  
Septentrion.

Septentrion.



Septentrion. Il faut aler querir le mont Oëta, & mettre encore le Parnasse par dessus.

CARON. Je le veus; mais pren garde en chargeant trop que tout ne vienne à tomber, & que nous ne nous repentions un peu tard d'avoir ajouté foy à l'architecture d'Homere.

MERCURE. Ne crain point, mon amy, tout ira bien; Transporte l'Oëta, & roule dessus le Parnasse. Voila qui va le mieux du monde. Je voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne moy la main; car la montée est un peu haute, pour un vieillard comme moy.

MERCURE. C'est ta curiosité, & non pas moy qui te donne toute cette peine; car on ne peut tout voir, & demeurer dans sa chambre; çà la main, & pren garde où tu mets le pied, pour n'aler pas faire la culbute. Courage! te voila en haut, aussi bien que moy, le mont Parnasse est fourchu; tu te metras sur un coupeau, & moy sur l'autre, pour estre plus à nôtre aise, & nous considererons ce que nous voudrons tout à loisir. Que vois-tu?

CARON. Je vois une grande plaine, & un grand lac qui l'environne, avec des rivieres plus grosses que le Flégéon & le Cocyte; Je vois aussi de petits animaux qui sortent hors de leurs trous.

MERCURE. Ces trous-là ce sont des villes, & ces animaux des hommes, qui te paroissent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait, d'entasser montagne sur montagne; car on n'aperçoit pas distinctement de si loin, & mon dessein n'estoit pas de voir des villes & des forests comme dans la carte; mais de conoître ce qui se passe dans le monde, & comme l'on s'y gouverne; car ce matin, lors que tu m'as rencontré, je riois d'une aventure assez plaisante. Quelqu'un prié à souper chez son voisin, a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver; mais là-dessus, il est tombé une tuile qui luy a cassé la tête: N'y avoit-il pas dequoy rire, de luy voir promettre si



hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir? Il nous faut donc descendre, pour considerer les choses de plus près.

MERCURE. Demeure, Je sçay une recepte pour éclaircir la veüe, que j'ay aprisè aussi d'Homere nous verrons s'il est aussi bon Medecin qu'Architecte. Mais pren garde, quand je l'auray faite, de bien voir afin qu'il n'y faille plus retourner.

*J'ôteray le bandeau qui te couvroit les yeux,  
Tu verras aisément les hommes & les Dieux.*

Qu'est ce? ne vois-tu pas bien à present?

CARON. A merveilles; Un lynx est aveugle à prix de moy; Tu n'as plus qu'à te preparer à répondre. Mais veus-tu que je t'interroge aussi en Vers pour montrer que je ne suis pas si ignorant que tu penses?

MERCURE. Et où les aurois tu appris, poëte Batelier?

CARON. Tu ne sçaurois t'empêcher de méditer de la vacation. N'ay je pas oüy Homere là bas débattre ses Rapsodies? Car comme je le passois, il s'émut une tempête, excitée, sans doute, par quelques Vers qui estoient contraires à la navigation; si forte que Neptune, en colere, jeta son trident comme s'il eût voulu pécher à la ligne, & fit une si grande tourmente, que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit un mal de cœur à Homere qui luy fit vuidier tout ce qu'il avoit dans le corps avec Scylla, Carybde, & Polyfème.

MERCURE. Je ne m'étonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'une si grande évacuation; mais si tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy moy donc sans tant de façon, que c'est celuy cy, qui passe tous les autres tant en force qu'en grandeur?

MERCURE. C'est Milon Crotoniate, à qui toute la Grece aplaudit dans les spectacles, pour luy avoir veu porter un bœuf d'un bout à l'autre de la carrière.

CARON. He! mon amy, qu'ils auront bien

de raiso  
même  
l'aura te  
ces acc  
fonge p

ME  
si vigou

CA  
plaisir,

pourra  
autre p

habit?

ME  
a transp

de dom

marche

afin de f

CA  
ME

mur; C

assis sur

nous éco

CA  
CR

vant-toy

gloire,

reux de t

CA  
ME

otise.

SOL  
ce nom;

Cleobis

ME  
tresse d'A

tems, a

ques dan

CR  
heureux



de raison de m'applaudir, lors que je le porteray moy-même, après que la mort cet Athlete invincible l'aura terrassé; Il se lamentera alors au souvenir de ces acclamations; Maintenant, tout glorieux, il ne songe pas à nous.

MERCURE. Comment y songeroit-il en un estat si vigoureux?

CARON. Laissons-le là, il nous donnera assez de plaisir, lors que bien-loin de porter un bœuf, il ne pourra pas porter un moucheron. Mais qui est cet autre plein de majesté: il semble étranger à son habit?

MERCURE. C'est Cyrus fils de Cambyfes, qui a transporté l'Empire des Medes aux Perses. Il vient de dompter les Assyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Crésus Roy de Lydie, afin de se rendre maître de l'Univers.

CARON. Et où est Crésus?

MERCURE. Regarde cette forteresse à triple mur; C'est Sardes capitale de son Empire. Le voila assis sur un trône d'or, qui parle à Solon. Veus-tu que nous écoutions ce qu'ils disent?

CARON. Je le veus.

CRÉSUS. Maintenant, Solon, que j'ay déplié devant-toy tous mes tresors, & que tu-as veu toute ma gloire, dy moy, je te prie, qui tu crois le plus heureux de tous les hommes?

CARON. Ecoutons un peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crains rien, il ne dira point de sottise.

SOLON. Il y en a bien peu, Crésus, qui meritent ce nom; mais de tous ceux que j'ay connus, Biton & Cleobis me semblent les plus heureux.

MERCURE. Il veut dire les enfans de cette Prêtresse d'Argos, qui moururent tous deux en même tems, après avoir trainé leur mere sur un char jusques dans le temple.

CRÉSUS. Et bien, que ceux-là soient les plus heureux; qui sont les autres?



SOLON. Tellus, cet illustre Atenien, qui est mort pour son païs, après avoir bien vécu.

CRÉSUS. Et moy, maraut, ne te semble-je pas heureux ?

SOLON. On ne peut juger de la felicité de l'homme, qu'après cette vie, lors qu'il a fourny heureusement sa carriere.

CARON. Courage, Solon, tu es un brave homme de faire ma barque juge de ce different : Mais qui font ceux là, que Crésus envoie si chargez, & qui est-ce qu'ils portent sur leurs épaulés ?

MERCURE. Des lingots d'or, qu'il donne en offrande à Apollon, pour recompense de ses oracles trompeurs qui le feront bien-tôt perir ; car il est extrêmement superstitieux.

CARON. Quoy ! ce jaune rougissant c'est de l'or ? Voila la premiere fois que j'en avois veu, après avoir tant ouïy parler.

MERCURE. Voila, mon amy, le sujet de tant de queréles, de combats, de trahisons, de larcins, de meurtres, d'empoisonnemens, de parjures, de dangers sur mer & sur terre.

CARON. Quoy ! pour cela ? il ne ressemble pas mal à du cuivre ; car j'en vois, comme tu sçais, de la monnoye qu'on me donne pour le passage. Mais je ne voy point l'avantage qu'a ce metal sur les autres, finon, qu'il est plus pesant, & fait courber les crocheteurs sous le faix.

MERCURE. On ne fait pas estat du cuivre, parce qu'il est trop commun ; mais l'un & l'autre se tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'étranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'est-ce point de conte, & se moque de la vanité de ce barbare ; mais il semble qu'il luy veuille dire quelque chose. Ecourons.

SOLON. Dy-moy, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces tresors ?

CRÉSUS. Pourquoi non ; il n'a point de pain, les offrandes dans son temple.



SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuserie dans le Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRESUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire ?

SOLON. Dy-moy, y croit-il aussi du fer ?

CRESUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les métaux te manque ?

CRESUS. Pourquoi ?

SOLON. Si tu veus répondre sans te mettre en colère, tu le sçauras. Quel est le meilleur de ce qui conserve, ou de ce qui est conservé ?

CRESUS. Ce qui conserve.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer ?

CRESUS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transportera tous tes trésors en Babylone.

CRESUS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRESUS. Voudrois-tu que je fisse revenir mes lingots d'or pour en envoyer de fer ?

SOLON. Non; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy seront la proye de quelque Pirate ou de quelque Conquerant, qui s'en serviront mieux que luy.

CRESUS. Tu portes envie à mes richesses, & leur fais toujours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe, & s'étonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité; mais il regrettera bientôt de ne l'avoir pas creü, lors qu'il se verra prest d'estre conduit au suplice; Car j'entendis naguere Cloton, qui repassoit les destins des hommes, & disoit, que Crésus seroit pris par Cyrus; & Cyrus, par la Reine des Massagetes; La vois-tu montée sur un  
che-



cheval blanc, toute preste à triomfer; & d'autre côté Cambyfes le successeur de Cyrus, qui après avoir esté long-temps par la Lybie & l'Etiopie, mourra enragé pour avoir tué le bœuf Apis?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire; mais on n'oseroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un seroit mort dans peu sur un échafaut, & l'autre plongé dans un tonneau plein de sang, avec ces reproches, *Sombre du sang dont tu as toujours esté si alteré.*

CARON. Mais qui est celuy-là avec un manteau de pourpre & un diadème, à qui son cuisinier donne un anneau d'or, qu'il a trouvé dans le ventre d'un poisson?

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Sardaigne qui se croit parfaitement heureux, & ne sçait pas qu'il sera trahy par son esclave, & livré au Sacerdote Orétés, qui l'attachera à un gibet; car j'ay oüy dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pen les uns, & dépense les autres, pour leur apprendre qu'ils sont humains, & ne les élève que pour les precipiter de haut, afin que la cheute en soit plus grande. Je suis alors tout mon soul, quand je les verray dans la misère, sans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voila ce qui arrivera; Mais tu vois cette foule de gens, dont les uns labourent, les autres navigent; les uns font la guerre, les autres combattent, les uns triomfent, les autres mendient?

CARON. Je voy une grande multitude bien occupée, & une vie pleine de trouble & de misère; mais j'ay droit de leurs villes, que ce sont des ruches d'abeilles, car chacun a son éguillon dont il pique son voisin; mais j'en voy comme les guêpes & les frelons mangent le bien d'autruy sans rien faire. Hé! que ce que cette nuë obscure qui les environne?

MERCURE. Ce sont les diverses passions qui s'agitent, & particulièrement la crainte & l'espérance

dont l'u  
& les re  
qui baa  
Parque  
nent at  
d'arag  
tems?

bent av  
tez fort  
quand i  
qui l'en  
celuy d  
dépend  
ritier de

CARON

MERCURE

particul  
tions &  
cher leu

reaux &  
sans con  
quoy ils  
l'adverfi

plaintes  
qu'ils for

que tems  
ils seroie

tant de p  
semble q

de ces m  
rest du D

ses-tu qu  
se les ou  
achevé?

luy a fai  
s'il estoit  
commen  
feux de j  
son voisi



dont l'une les menace & les aterre , & l'autre les flatte & les releve , les laissant à la fin comme des Tantales, qui bâillent après un bien qui s'enfuit. Voy tu les Parques qui filent d'en-haut leurs destins , où ils tiennent atachez par de petits filets semblables à des toiles d'araignées , & demeurent suspendus pour quelque tems ? Mais lors que le filet vient à rompre , ils tombent avec grand bruit , sur tout quand ils sont montez fort-haut. Car cét autre qui n'est gueres élevé , quand il viendra à tomber , il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois tu dont le filet est ataché à celuy de leur compagnon ? c'est signe que leur vie dépend de la siéne , celuy qui a le plus long fil sera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela est tout à fait plaisant.

MERCURE. Encore plus que tu ne penses , & particulièrement quand on considere leurs occupations & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs esperances ; Vois-tu ses bourreaux & ses ministres , la peste , la guerre , la famine , sans conter une infinité de maux & de maladies , à quoy ils ne songent point durant la prosperité ; mais l'adversité les réveille avec des gemissemens & des plaintes. Que s'ils consideroient de bonne heure qu'ils sont mortels , & qu'après avoir demeuré quelque tems en vie , il la faudra quitter comme un songe , ils seroient beaucoup plus sages , & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur semble que le present durera toujours , lors que l'un de ces ministres de la Mort leur vient signifier l'arrest du Destin , ils ne sont pas consolables. Que penses-tu que feroit celuy qui bâtit un Palais , & qui presse les ouvriers , s'il croyoit mourir avant qu'il fût achevé ? Et celuy qui se réjouiit de ce que sa femme luy a fait un fils , & qui veut qu'il porte son nom ; s'il estoit averty qu'il ne passera pas l'âge de sept ans , comment se desespereroit-il , au lieu d'en faire des feux de joye ? Mais le mal est , qu'il regarde celuy de son voisin , qui a remporté le prix aux jeux Olympiques ,



ques, & non pas cet autre qu'on porte au bûcher, qui a fait mourir son pere de desespoir, par ses débâches. Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'usuriers, qui ne songent qu'à amasser, & avant que d'avoir jouï de leur bien, sont apellez par ces tristes officiers de la mort ?

CARON. Je vois tout cela, & songe en moi-même, quel est ce grand plaisir qu'ils regretent quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on estime les plus heureux, & qui semblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car sans parler des maladies, qui leur sont communes avec les autres, toute leur vie n'est que trouble & qu'inquiétude. Si ceux-là donc sont mal-heureux, je laisse à juger que sont les autres.

CARON. Je te veus dire à quoy je compare les pôvres mortels, à ces bouillons d'écume que font les torrens, dont les uns plus petits, les autres plus gros se grossissent encore de la ruïne des autres; jusqu'à ce qu'ils viennent à crever eux-mêmes, par leur excessive grosseur.

MERCURE. Je trouve cette comparaison pour le moins aussi bonne que celle d'Homere, qui compare à des feuilles; mais je m'étonne qu'estant si fragiles, ils fassent de si grands desseins, & se contentent si fort pour de vains honneurs & des vanitez passageres.

CARON. Veus-tu que je leur crie de toute force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils se contentent de se contenter de vivre, comme des gens qui doivent mourir. O fous que vous estes! pourquoy vous vous tourmentez sans cesse après les vanitez? vous ne durez qu'éternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ny qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cet usurier quitte ses for, cet amoureux sa maîtresse, cet ambitieux sa

gnité. S  
bles, cro

MER  
estat l'er  
les oreil  
compagn  
renes. Il  
la tête à f  
tendent u

CAR  
MER

tout ce qu  
rent en un  
ils sont ha  
haïssent, &

CAR  
en est bien

MER  
struire les

CAR  
je ne te ron  
l'on les me

MER  
prés des vil  
mides? ce

CAR  
ner & à par  
ble, qui dr  
une fosse ou  
& de l'hyd

MER  
mais ils se p  
fers, hume  
est dans ces

CAR  
qu'ils n'on  
que moy;  
vois si on l

s'il me les

Tom.



gnité. Si je leur criois cela, & autres choses semblables, crois tu qu'ils n'en devinssent pas plus sages ?

MERCURE. O mon amy ! tu ne sçais en quel estat l'erreur & la passion les ont mis. Ils auroient les oreilles sourdes à tes remontrances, plus que les compagnons d'Ulysse ne les avoient au chant des Sirenes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la tête à force de crier. Il est vray qu'il y en a qui entendent un peu plus clair que les autres.

CARON. Veus-tu que nous parlions à ceux-là ?

MERCURE. Il seroit superflu ; car ils sçavent tout ce que tu leur peux dire ; Les vois-tu qui se retirent en un coin pour en rire tout seuls à leur aise ; car ils sont hais des sots, autant pour le moins qu'ils les haïssent, & meditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Messieurs ; Mais le nombre en est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres ; Mais il est tems de se retirer.

CARON. Apren moy une chose auparavant, & je ne te rompray plus la tête ; où sont les sepulcres où l'on les met après leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux relevez qui sont près des villes, enrichis de petites colonnes & de pyramides ? ce sont leurs sepulcres.

CARON. Pourquoi s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres ? J'en voy, ce me semble, qui dressent leur bûcher auprès, & qui creusent une fosse où ils brûlent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Je ne sçay à quoy cela peut servir ; mais ils se persuadent que les ames reviennent des enfers, humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps ? Mais tu le sçais mieux que moy ; car comme c'est toy qui les amenes, tu vois si on les laisse revenir. J'aurois bien des affaires, s'il me les faloit repasser à toute heure pour aler

Tom. I.

L

boire.



boire. O insensé ! vous ne sçavez gueres comment vont les choses de là-bas ; celui qui a un superbe tombeau, \* est comme celui qui n'en a point ; il n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à un valet, ni à Achille qu'à Tersite.

\* Cela est pris d'Holmer.

MERCURE. Puisque tu m'en fais souvenir, veux-tu montrer le tombeau d'Achille ; Le vois-tu au bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celui d'Ajax dans le Retéen ?

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques ; Mais montre-moy un peu ces villes dont on parle tant, Ninive, Babylone, Mycène, Cleone, & Troye même ; car il me souvient d'en avoir bien passé de ce quartier là en l'espace dix ans.

MERCURE. Il y a long-tems que Ninive n'est plus, sans qu'on puisse deviner seulement où elle est ; mais voila la grande Babylone avec ses Tours que bien-tôt on cherchera aussi dans ses ruines. Mycène, Cleone, & Troye, j'ay honte de te les montrer ; car je sçay qu'à ton retour tu étrangleras ta mere, d'en avoir parlé si hyperboliquement. C'est un vrai qu'elles ont esté autre-fois plus considérables ; mais maintenant elles sont toutes ruinées, car les dieux ont leur destin aussi bien que les hommes ; et c'est de plus étrange, les fleuves mêmes, comme celui d'Inacus, dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux, Homère ! quelle hyperbole d'avoir appelé Troye, la Grande, & Cleone bien bâtie ! Mais tandis que nous parlons, que font ceux-là qui se batent ?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretuent pour le lieu même qui leur servit de champ de bataille. Vois-tu le General Oreste, demi-mort, qui dresse luy-même son trofée ?

CARON. O la grande folie ! de ne pas sçavoir que quand chacun d'eux posséderoit le Peloponnesse tout entier, il n'obtiendroit pas d'Eaques plus d'un pied de terre après sa mort ; & pour ce champ-



fera tantôt aux uns & tantôt aux autres, qui renver-  
seront souvent ce trofée avec la charrüe.

MERCURE. C'est ainsi qu'il en arrivera ; Mais  
il est tems de descendre, & de remétre ces montagnes  
en leur place, pour n'embarasser pas les Geografes  
lors qu'ils les trouveroient à dire. Retournons cha-  
cun à nos affaires, toy à ta nacéle, & moy à ma com-  
mission. Adieu, je t'iray bien tôt revoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure, &  
je te mettray toute ma vie au rang de mes bien-fai-  
teurs ; Dieux ! qu'est-ce des povres mortels ! Rois,  
lingors, sacrifices, combats ; & de Caron pas un mot !

## DES SACRIFICES.

*Il se moque de la Religion des Payens, & de leurs  
mysteres, & particulièrement de l'abus  
des sacrifices.*

IL n'y a personne si mélancolique qui ne rie, en  
voyant ce que font tous les jours les hommes  
dans leurs festes, leurs ceremonies, & leurs sacri-  
fices, & quelle opinion ils ont des Dieux, sans parler  
de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut confi-  
derer premierement, s'ils méritent le nom de Reli-  
gieux plutôt que d'Impies, d'avoir de si lâches sen-  
timens de la Divinité, que de croire qu'elle veuille  
estre cajolée, & qu'elle se fâche quand on ne luy  
rend pas de vains honneurs, & des services inutiles.  
Car on dit que tous les maux qui arriverent autre fois  
en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens ;  
avec leur meurtre & la mort de Meleagre, viennent  
du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'avoit  
oubliée en un sacrifice ; Et il me semble que je la voy  
toute seule dans le Ciel, & qui se plaint & se desespere  
tandis que les autres font bonne chere chez Oenée.  
Si cela est, les Etiopiens doivent estre trois fois heu-  
reux, comme Homere les appelle, ou Jupiter est bien